

kurt-forever

REPRODUIRE

14 - 23 octobre 2010

L'homme artificiel : la fin du sexe, le début d'une nouvelle humanité
par Deerie Sariols Persson

À son image

Ce n'est pas nouveau. L'homme contemporain cherche, comme l'ont fait ses ancêtres, la vie éternelle, à rester pour toujours. Avant, il recherchait du côté de la religion, de la magie ou de la damnation, et il se projetait dans la peau d'êtres immortels comme les anges, les démons ou les vampires. Aujourd'hui, ce sont le savoir et la science qui ont remplacé ce chemin tourmenté vers la pérennité du corps et de l'esprit, une immortalité lumineuse, parfaite, loin des sinistres augures des morts-vivants et des fantômes. Les monstres immortels surnaturels que l'homme avait inventés ont pris d'autres formes et sont entrés dans le possible.

C'est avec Descartes qu'a eu lieu « une mutation métaphysique » qui ouvre la voie à la médecine moderne». Il affirme, dans *Le discours de la méthode*, que « [...] le corps, parce qu'il est une machine, fonctionne sans recours à une âme. L'âme n'est pas le principe de la vie, comme la scolastique, après Aristote, l'affirmait. Elle n'est que la substance, distincte du corps, qui pense. Le corps peut être considéré pour lui-même, puisque le principe de ses mouvements réside en lui et en lui seul. »

Cette conception mécaniste a ouvert la voie aux recherches scientifiques sur le corps en tant qu'objet. Ainsi il a été possible de commencer à soigner le corps de manière plus intrusive et efficace, avec des opérations, des greffes, sans que cela pose de problèmes religieux. Le traitement des animaux a aussi changé avec le point de vue cartésien : ils sont déclarés sans âme, donc de simples instruments que l'on peut utiliser pour toutes sortes d'activités médicales, aussi cruelles soient-elles. Ces convictions se sont étendues jusqu'aux frontières de l'identité corporelle de l'individu. La littérature et le cinéma sont allés au-delà des souhaits les plus fous sur les possibilités de malléabilité des corps et de rajout de prothèses ou de greffes, et même de la substitution d'un corps naturel abîmé, par un autre, mécanique ou virtuel.

La plupart des fantaisies qui traitent de l'homme artificiel mettent en garde contre une mécanisation métaphorique de l'homme, exprimée par l'insensibilité et le narcissisme toujours croissants, à mesure que les conditions de vie semblent s'améliorer. La science et la technique ont envahi notre société pour rendre la vie plus facile.

Les raisons premières de l'automate sont aussi des préoccupations sociales qui proviennent des débuts de la révolution industrielle : le travailleur traité comme une machine, réalisant des gestes mécaniques à longueur de journée dans de mauvaises conditions, c'est l'une des images que reflètent les robots. Le robot serait donc, un outil de libération sociale pour l'homme. On peut rappeler que le mot « robot » dérive du verbe tchèque « robota », qui signifie « travail forcé » et qui a été popularisé par l'œuvre de Karel Capek, RUR (Rossum's Universal Robots).

La science-fiction a étalé des spéculations sur un stade supérieur de la race humaine qui passent parfois par la fin de l'homme et sa renaissance sous d'autres formes. La figure du savant fou, plein

d'orgueil et avide de pouvoir, est toujours punie par les dieux ou par la nature, dans ses agissements vaniteux et dangereux.

Êtres de glaise, automates, robots, androïdes et clones sont quelques-unes des figures de la généalogie de l'homme fabriqué. Prométhée et Pygmalion ont été les premiers mythes sur le sujet. Ses variantes féminines, comme Olympia dans *L'homme au sable*, de Hoffmann, ou Hadaly dans *L'Ève future*, d'Auguste Villiers de L'Isle-Adam y ajoutent des éléments de réflexion sur l'artifice et la représentation de la femme vue par une culture dominée par les hommes. Comme dans le roman d'Ira Levin, *The Stepford Wives*, le mythe de la femme fabriquée se rapproche de celui de l'homme fabriqué dans sa facette d'esclave. La femme mécanique n'est, dans ces fictions, qu'une image d'objet parfait, passif et obéissant de l'homme à tout moment. C'est la face obscure de Pygmalion.

Avatars de Frankenstein

Avant la parution de *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, les légendes, mythes et fictions sur l'homme fabriqué portaient sur les capacités imitatives du corps. Avec le romantisme, le scientifique veut « découvrir le secret de la génération et de la vie » et créer un humain parfait pour le remplacer. Ce type d'enfants artificiels exprime une peur de la filiation et laisse planer le rêve de la toute-puissance infantine.

La problématique de l'homme artificiel se pose en trois contradictions (Jean-Paul Engélibert) : la sexualité (il n'est pas issu de rapports sexuels homme-femme, mais c'est le résultat « d'un fantasme solitaire » du savant), la relation d'infériorité par rapport à son géniteur, et la position du créateur par rapport à Dieu, « à son propre Créateur », soulignant sa « dimension blasphématoire » (on peut penser à Donna Haraway au début de son Manifeste Cyborg). L'origine de ces contradictions est le fait que : « *L'automate ne connaît pas la transmission ; il est condamné à la répétition mécanique des gestes qu'il a appris. C'est ce qu'il advient à l'homme à l'ère de sa reproductibilité technique. Privé d'intériorité, il n'a plus rien à transmettre, il peut seulement se dupliquer. Privé de descendance, il n'a plus personne à qui transmettre, mais seulement des doubles. La littérature ne se contente pas de le dire ; elle transmet ce qui reste aux vivants.* »

Il y a deux attitudes opposées devant la possibilité de l'homme artificiel. D'un côté, la fascination et l'identification avec elle, capable de résoudre bien des problèmes humains, dont Isaac Asimov a été l'un des précurseurs en littérature; de l'autre, un pessimisme souvent apocalyptique sur les dangers du jeu de la création, lié à la perte généralisée d'humanité chez les hommes, que Karel Capek et bien d'autres ont décrit. Les hommes ont perdu leur âme, les robots en ont acquis une. L'humanité disparaît, et les robots prennent sa place.

Androïdes et ordinateurs

Après le robot, la génération suivante de l'homme artificiel est l'androïde, qui est un « automate à forme humaine ». Ce mot est apparu en français vers la fin du XVII^e siècle. Villiers de L'Isle-Adam l'a utilisé au féminin, « andréide », pour désigner son Ève future. L'idéal de ces êtres serait les répliquants, créatures inventées par l'écrivain Philip K. Dick dans son roman *Do androids dream of electric sheeps ?* et adapté pour le cinéma par Ridley Scott, sous le nom de *Blade Runner*. L'homme et la machine sont ici tellement proches que certains personnages humains paraissent plus mécaniques que des répliquants. Du côté de la réalité, l'invention de l'ordinateur, en 1943, et son immense expansion a gagné tous les domaines de la vie publique et privée. Il se rapproche des robots par sa fonctionnalité, mais pas par la forme, qui reste très impersonnelle.

Le corps est, malgré toutes ces fantaisies, pour l'instant, inséparable de l'homme. La rébellion des machines dans la fiction reste donc encore assez symbolique. Cette nécessité du corps pour l'intelligence humaine est montrée à la fois comme l'une des faiblesses qui l'amène à sa perte, et comme l'atout majeur de l'humanité, capable d'empathie, d'organisation, etc. pour lutter contre les êtres

mécaniques qui la menacent. Les films de science-fiction apocalyptiques, comme *Terminator* (James Cameron, 1985) ou *Matrix* (Larry et Andy Wachowski, 1999) montrent une société humaine vouée à sa perte par le développement excessif de machines intelligentes qui finissent par détrôner leurs maîtres et les soumettre.

Du robot au *cyborg*

Les fantaisies de transplantations des corps s'inscrivent dans l'intention de créer un corps incorruptible et immortel, par exemple dans la cryonisation des morts pour une éventuelle guérison à leur futur réveil. Par ailleurs, s'esquisse la possibilité d'une vie sans corps, en pur esprit.

La recherche de la longévité et de la santé marque le passage de l'homme vers l'hybridité physique. La progression de la médecine, avec des implantations de pacemakers ou d'os artificiels, les recherches sur des greffes d'yeux, etc. sont autant de techniques qui aident les humains à vivre. C'est un pas vers l'homme-machine, appelé aussi *cyborg*. L'homme cybernétique, est une hypothèse idéale, à mi-chemin entre le dieu et le monstre.

Ce mot-valise, composé de *cybernetic* et *organism*, a été créé par Manfred E. Clynes et Nathan S. Kline en 1960 pour se référer à un mélange d'humain et de machine (essentiellement des prothèses) qui pourrait vivre sur d'autres planètes. C'est une manière de ne pas accepter les limites physiques de l'homme et d'essayer de l'approcher d'un sur-être, puisque les cyborgs sont des humains améliorés. Reste qu'une amplification de cette tendance déshumanise l'humain et peut transformer son essence. Le résultat, divin ou monstrueux, est envisagé par beaucoup d'auteurs, ayant souvent des connaissances scientifiques, comme Frederick Pohl avec son roman *Homme plus* (1976) qui raconte l'odyssée du premier habitant humain de Mars, un homme complètement greffé, ou *Neuromancer*, de William Gibson (1984), roman pionnier du genre cyberpunk, qui décrit un monde où l'intrusion de la mécanique dans le corps humain est une banalité et où la seule vie envisageable est une vie sans corps au sein de l'univers virtuel où tout est possible, appelée *la matrice*.

La reproduction mécanique

Dans notre réalité, nous vivons et communiquons de plus en plus par voie virtuelle. En nous détachant de notre propre corps, nous ouvrons la porte à une nouvelle manière de considérer le genre humain.

Le corps est signifiant à plusieurs niveaux : personnel et social. On peut considérer, en général, qu'il « est un symbole de la société », comme l'exprime Mary Douglas. Les deux sont indissociables. Le cyborg est, en somme, une utopie de puissance comme les autres créatures artificielles. Mais, contrairement à elles, il ne cherche plus son ascendance, il est libéré de la génération naturelle que régit la société, et s'érige en surhomme.

La mutation et le clonage sont d'autres possibilités de création de surhumains libérés des inconvénients de la filiation. Un mutant est un organisme qui a subi un changement naturel et soudain dans son ADN; on peut dire que c'est un monstre. Quand l'homme provoque des mutations dans les animaux et végétaux au moyen des modifications génétiques pour mieux les consommer, il crée des hybrides monstrueux au statut d'objets.

Le clonage « désigne l'action d'isoler un objet, un être, et de le multiplier à l'identique ». Cela désigne, plus spécifiquement, la reproduction d'êtres vivants pour en obtenir des copies identiques. C'est une forme de reproduction qui existe; c'est même la plus répandue dans la nature, chez les organismes unicellulaires, certains végétaux ou des animaux comme les hydres, que l'on peut couper en deux, les parties résultantes devenant deux êtres identiques. Ce système de reproduction est beaucoup plus simple que celui des animaux supérieurs. Contrairement à la reproduction sexuée, un individu suffit. Si la science se penche sur la question du clonage animal et humain (encore ex-

périmentale), c'est pour profiter de certains avantages. Avec des clones, on pourrait avoir des pièces détachées pour remplacer celles qui ne fonctionnent pas, dans les corps d'origine. Dans ce sens, le clone ressemble au cyborg, par son but initialement thérapeutique. Le clone est le double parfait de l'homme naturel, et donne la possibilité de son immortalité. Alors que dans la réalité le clonage est déjà possible, avec des limitations, le cinéma et la littérature en ont fait étalage: dans le film *The Island* (2005, Michael Bay), ou dans le roman *Reproduction interdite*, de Jean-Michel Truong, la société a intégré l'élevage de clones humains. La question de l'humanité des clones est la même que celle des animaux ou des indiens d'Amérique au XVI^e siècle. On assiste à la réification totale de l'être humain, comme celle réalisée par les nazis dans les camps de concentrations. Le corps humain est dépecé et utilisé jusqu'à la moindre goutte de sang pour des raisons économiques.

La fin du sexe, le début d'une nouvelle humanité

Dans *1984*, d'Orwell, la sexualité existait uniquement en tant que devoir reproductif, alors que l'énergie sexuelle était canalisée et manipulée par l'idéologie du Parti. Dans *Le meilleur des mondes*, d'Aldous Huxley, c'est le contraire ; la population, libérée du poids de la reproduction (ces sont les machines qui s'en chargent), pratique le sexe uniquement comme loisir. Dans les deux cas, le résultat est le même : la perte du véritable sens des rapports amoureux et l'avènement d'une communauté encore plus égocentriste. La société dans ce futur imaginé par Huxley est vouée au loisir perpétuel. Le corps individuel appartient à tout le monde. Les relations deviennent donc mécaniques, narcissiques et masturbatoires. Elles apportent de la distraction mais elles empêchent les gens de réfléchir véritablement, et cessent d'avoir des symboliques profondes pour l'être humain. Il n'y a plus de filiation mais de répétition, des individus identiques qui, dans l'absence de lien d'ascendance et de descendance, visent une stabilité sociale autocontrôlée.

La science travaille déjà pour d'autres types de reproduction, que ce soit par les grossesses masculines, ou exécutées par des machines. C'est la disparition de l'altérité dans les liens naturels de la filiation, et, avec elle, du monstre comme *autre* ou, plutôt de *l'autre* comme monstre, celui qui est différent. Notre culture s'est édifiée sur l'institution de la différence des générations, elle-même gardienne de la différence des sexes. Cette crise humaniste cautionnée par la science serait donc un reflet de la rébellion des fils vis-à-vis des parents, une manière de transgresser les normes qu'imposent les aînés (proprement dit, mais aussi incarnées dans les traditions et les coutumes ancestrales, voire les tabous comme l'inceste et le parricide).

La révolte de la descendance est à la fois un cri de victoire sur la nature et un désenchantement sur l'essence humaine. Certains philosophes comme Francis Fukuyama ont proclamé la fin de l'histoire, les écologistes, la rébellion finale de la nature exploitée par l'homme, et les scientifiques cherchent une nouvelle voie à la vie, qui commence à s'avérer possible.

La relation avec l'autre, quand elle est à ce point épurée ou niée, perd tout son sens. Celui de l'identité se perd aussi dans la foulée. Quand le soi et l'autre perdent en signification, cela veut dire qu'un autre concept de créature va devoir remplacer l'humain. De cette tendance s'est répandue l'idée d'un homme nouveau, semblable à une divinité, pour remplacer les humains imparfaits.

Jean-Michel Truong, chercheur lui-même en intelligence artificielle, après avoir imaginé le futur proche de nos sociétés occidentales dans plusieurs fictions, se penche sur cette possibilité dans son essai *Totalement inhumaine*. Pour lui, le « fils de l'homme » ne sera pas, comme chez la plupart des romanciers, un être vivant, ni un hybride, ni même un robot. Le futur n'est même pas dans la machine, sortie de l'habileté et de l'intelligence humaines, ni dans la vie organique, mais plutôt dans la vie décharnée de la réalité virtuelle ; et ce n'est pas qu'une fiction. L'homme aura un *successeur* qui va le remplacer : « *Le Successeur est l'espèce émergeant sous nos yeux de ce substrat artificiel – fait de mémoires et de processeurs toujours plus nombreux et en voie d'interconnexion massive – qu'on appelle le « Net ». Nous avons donc le privilège rarissime : l'apparition d'un média inédit pour la vie et celle du lignage destiné à la hanter.* »

Cet être nouveau qui cherche à se reproduire de manière similaire à notre ADN est constitué de

mêmes. Richard Dawkins, dans *Le gène égoïste*, a proposé le terme *mème* et l'a défini comme « unité d'information contenue dans un cerveau, échangeable au sein d'une société ». Encore maintenant, mais pas pour longtemps, ils proviennent de l'esprit humain ; ce sont des idées globales à la possibilité d'expansion extraordinaire (la troisième génération des gènes).

Jusqu'à présent, la vie humaine était considérée comme un binôme indissociable. D'un côté, le corps, périssable et fragile, mais porteur de plaisirs éphémères et surtout de la reproduction de la race. De l'autre, l'esprit, considéré par notre culture comme meilleur, plus pur, et peut-être immortel. Mais ces esprits, ces âmes si parfaites, sont composées du meilleur comme du pire : le bien et le mal sont pour toujours intrinsèquement liés, et les guerres et holocaustes du XXe siècle nous l'ont prouvé, et dégoûtés de tout espoir sur la nature humaine.

Paradis et rédemption semblent fermés à jamais dans cette voie. La solution que nous proposent la science et la fiction est, non l'anéantissement total de la vie, mais son renouvellement dans un cadre non organique. Immortelle car non incarnée, elle pourra se répandre à l'infini et perpétuer son espèce par ses gènes, les *mêmes*. Car, comme le dit Dawkins, la vie est un processus dynamique, sans référence à sa matière et « *elle évolue par la survie différentielle d'entités qui se répliquent* ».

Deerie Sariols Persson

Bibliographie

ENGÉLIBERT, Jean-Paul, (édition de), *L'homme fabriqué, Récits de la création de l'homme par l'homme*, Paris : Garnier, 2000, collection Anthologies.

LE BRETON, David, *L'adieu au corps*, Paris : Métailié, 1999.

SARIOIS PERSSON, Deerie, *Figures de l'altérité au XXe siècle : des bestiaires aux monstres*, thèse de doctorat (Littérature Générale et Comparée, Université Sorbonne Nouvelle), soutenue en 2007.

SHELLEY, *Frankenstein ou le Prométhée moderne*, (Frankenstein or the Modern Prometheus), traduit de l'anglais par Joe Curvorst, Marabout, 2002.

TRUONG, Jean-Michel, *Reproduction interdite*, Plon, 1999.